

Autour de l'*axis mundi*. De la notion théorique à la mise en image littéraire dans l'œuvre de Jules Verne (*Voyages et aventures du capitaine Hatteras* et *Le Sphinx des glaces*)

Introduction

Omphalos, Centre du monde, Montagne Cosmique, Arbre, Pilier du Monde, *Universalis Columna* et beaucoup d'autres : autant de termes synonymes qui renvoient à l'*axis mundi* (*axe cosmique du monde*), image archétypale attestée, depuis la nuit des temps, dans les systèmes religieux du monde entier (Eliade, 2008 : 148). À l'époque actuelle, il paraît presque inutile de rappeler la signification fondamentale de l'image. Tel que le définit maintes fois Eliade, l'*axis mundi* est un point de rencontre de trois niveaux ontologiques différents : le Ciel, la Terre et l'Enfer (1985 : 23 ; 2005a : 38 ; 2005b : 143). C'est donc le lieu où s'opère une rupture des niveaux ontologiques, brèche par le biais de laquelle il est possible d'accéder soit au monde des morts, soit au monde divin, en bref, au ciel. L'idée de la double direction de ce passage ressort bien dans une des définitions de l'*axis mundi* proposée par Eliade : « L'enfer, le centre de la terre et la 'porte' du ciel se trouvent [...] sur le même axe, et c'est par cet axe que s'effectue le passage d'une région cosmique à l'autre » (1985 : 24).

Porte céleste, passage au ciel... la puissance des images évoquées fait tout de suite poser la question suivante : existe-t-il, dans le romanesque de Jules Verne, des images littéraires susceptibles de s'investir du même sens symbolique ? Répondant par l'affirmative, nous chercherons à montrer que les images de l'*axis mundi* non seulement existent dans certains romans verniens, mais aussi qu'elles aspirent à y occuper une place de première importance. C'est sans doute le cas de *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* (1864-65) et du *Sphinx des glaces* (1897), deux romans consacrés aux pôles¹. Le premier inaugure la collection des *Voyages Extraordinaires*, tandis que

1. Chez Verne, l'image de l'*axis mundi* apparaît aussi dans *Seconde Patrie* (1902), roman de robinsonnade, suite du *Robinson suisse* de Wyss (1813). Vu l'altérité thématique du roman et la fugacité de l'image, nous n'avons pas cru nécessaire d'incorporer ce roman à notre corpus.

le second, écrit beaucoup plus tard, est un roman de la vieillesse, un double hommage rendu à la fois aux contrées polaires, terre de prédilection de l'imagination vernienne, et à Edgar Allan Poe, écrivain américain dont *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* (1838) se situent, on en parlera plus tard, à l'origine du *Sphinx...* Malgré toutes les différences notables entre *Voyages...* et *Le Sphinx...*, un fait paraît sûr : les deux romans sont innervés par le thème mythique des pôles, lieux inhabituels dont l'évocation conduit à la réactualisation de l'imaginaire de *l'axis mundi*.

1. Le pôle nord et l'*axis mundi*

Dans *Voyages...*, la trame se construit autour de la passion d'un Anglais, le capitaine Hatteras, voyageur intrépide, qui nourrit l'ambition de conquérir le pôle Nord. Après avoir traversé la contrée polaire, Hatteras arrive au pôle Nord, situé sur un îlot volcanique surmonté d'un volcan en activité. Toutefois, le succès du capitaine n'est pas complet, car, comme l'indique la boussole d'Hatteras, le pôle se situe précisément dans l'orifice béant du volcan en éruption. Ayant constaté le fait, Hatteras entreprend une périlleuse escalade du volcan en vue de réaliser son obsession, décision qui le pousse à grimper au sommet de la montagne avec l'intention de se jeter dans le gouffre du cratère. Sauvé au dernier moment par ses compagnons, Hatteras reste en vie mais devient fou. Interné dans un asile, il passera le restant de sa vie plongé dans un état semi-catatonique, muet et « marchant invariablement vers le Nord » (Verne, 2005b : 655).

Ainsi résumée, l'intrigue appelle un commentaire relatif au ressort principal du roman. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, époque de la rédaction de *Voyages...*, l'ambition d'Hatteras peut encore se concevoir en termes d'obsession, de gageure ou de défi à relever. À cette époque-là, les régions polaires ne sont pas encore définitivement explorées constituant une *terra incognita*, un fâcheux blanc sur la mappemonde et une non moins fâcheuse lacune dans le système des connaissances humaines. Cet état d'une indétermination géographique de grandes parties du globe terrestre offre une aubaine à l'imagination vernienne qui en profite pour modeler la géographie réelle (encore inconnue) de ces régions en fonction des impératifs de la topographie mythique ou symbolique de l'espace sacré (Minerva, 2001 : 27). Et quelle qu'en soit la nature profonde, consciente ou inconsciente, les résultats de ce modelage sont surprenants. En situant l'axe magnétique du monde précisément au centre du cratère, le roman opère une homologation spatiale parfaite de trois sous-systèmes symboliques distincts : celui de l'île, de la montagne et du volcan. Le phénomène a pour conséquence la réactivation simultanée de toutes les significations symboliques particulières caractéristiques du lieu saint (île, montagne, volcan, *axis mundi*, *illud tempus*, symbolisme céleste et autres) (Wunenburger, 2005 : 83).

Chose curieuse, cette perfection de l'homologation spatiale des éléments symboliques cités trouve un pendant dans l'exhaustivité de l'exégèse des acceptions sym-

boliques du pôle. Se lançant, avec sa verve habituelle, dans le travail de réécriture des thèmes mythiques et scientifiques pour une large part reconnaissables, Verne brosse le tableau suivant du pôle nord :

Il n'y a pas de point du monde qui ait donné lieu à plus d'hypothèses et de chimères. Les anciens [...] y plaçaient le jardin des Hespérides. [...] Plus tard, il se rencontra un astronome français, Bailly, qui soutint que le peuple policé et perdu dont parle Platon, les Atlantides, vivait ici même. Enfin, de nos jours, on a prétendu qu'il existait aux pôles une immense ouverture, d'où se dégageait la lumière des aurores boréales, et par laquelle on pouvait pénétrer dans l'intérieur du globe (Verne, 2005b : 622-623).

Effectivement, comme le constate Verne lui-même un peu plus loin, « l'imagination s'est donné libre carrière à l'endroit du pôle » (*ibid.* : 623) en faisant de cette région un point de fusion des trois acceptions symboliques déjà citées : celle du jardin des Hespérides, celle de l'Atlantide et, sans doute la plus intéressante du point de vue de notre propos, celle d'un orifice percé dans le corps de la Terre, trou par lequel il est possible de pénétrer dans l'intérieur du globe. Laissant de côté des connotations nettement sexuelles de l'image, il faudrait chercher le sens premier de celle-ci dans l'imaginaire d'un couloir vertical qui, ayant un accès direct aux entrailles du globe terrestre, assure un passage, sinon purement physique, du moins imaginaire, entre les profondeurs chthoniennes, la surface de la terre et, par extension, le ciel. Ici, comme d'ailleurs partout dans le cas de lectures verniennes, s'impose un certain parallélisme interprétatif qui reflète en fait deux attitudes fondamentales de l'homme dans le monde.

Pour l'homme areligieux, indifférent à toute valorisation religieuse et/ou symbolique du monde, cet imaginaire du grand couloir risquerait de paraître soit un caprice d'une *phantasia* débridée, soit un reliquat d'une science devenue anachronique. Mais il en va tout différemment pour l'*homo religiosus* éliadien, pour qui l'image du couloir se fait porteur d'un sens symbolique précis. C'est un *axis mundi*, lieu de contact ininterrompu entre l'enfer (entrailles de la terre), la terre et, bien entendu, le ciel. Cette acquisition de la valeur sacrée du volcan polaire trouve une corroboration dans ce qui semble le plus précieux dans le roman : une interaction prise sur le vif entre l'individu et le sacré, union mystique, observée dans un décor aussi inhabituel que la cime d'une montagne volcanique située au pôle.

Dans le cas d'Hatteras cette union s'initie, comme d'ailleurs dans tous les rites tant de fois relatés par les ethnologues, par l'ascension de la montagne sacrée. Ayant constaté la localisation précise du pôle Nord, Hatteras entreprend une longue et périlleuse ascension, exploit surhumain, qui à chaque instant risque de se transformer en chute. Les dernières parties du roman apportent donc des tableaux saisissants d'une escalade que le narrateur qualifie d'« effrayante », car pour survivre et continuer sa marche le capitaine doit faire face à beaucoup d'épreuves physiques redoutables. Dans ses efforts inhumains, il traverse des « torrents de laves volcaniques », monte

« avec une agilité surprenante » et gravit sans hésiter « les pentes les plus raides » de la montagne volcanique (Verne, 2005b : 632-635). L'escalade se termine par une crise extatique, état de déséquilibre mental qui se déroule sous le signe de la transcendance de l'état psychique précédent :

Le sommet du volcan paraissait être inaccessible. [...] L'exaltation du capitaine allait jusqu'au délire ; pendant la route, il avait donné tous les signes d'une folie croissante, et qui [...] l'a suivi dans les phases diverses de son existence, ne peut en être surpris. À mesure qu'Hatteras s'élevait au-dessus de l'océan, sa surexcitation s'accroissait, il ne vivait plus dans la région des hommes ; il croyait grandir avec la montagne elle-même (*ibid.* : 632).

Ce qui frappe dans le passage, c'est le caractère manifestement redondant des expressions utilisées chargées de marquer la folie, mais aussi la rupture définitive du capitaine avec le monde profane. Celle-ci semble en effet irréversible, car tout au long de son ascension le capitaine manifeste des signes d'un dérèglement mental toujours grandissant. En proie au délire, il abandonne l'humain et le terrestre pour se tourner vers le sublime figuré par le Pôle. Le caractère spirituel et spiritualisant de cette expérience vitale d'Hatteras semble souligné par le narrateur qui se départit momentanément de son statut de narrateur objectif pour explorer les recoins de la psyché du capitaine et constater que celui-ci « croyait [subjectivement] grandir avec la montagne elle-même » (*ibid.* : 632). Comment interpréter le comportement d'Hatteras ? Accès de folie polaire, comme l'affirmeraient les psychiatres ?² Peut-être, mais aussi le contact avec le sacré, comme le suggère le texte lui-même en qualifiant de « sublime » l'entêtement du personnage (*ibid.* : 636). Cette deuxième possibilité interprétative se voit accréditée par l'affirmation de Vierne qui constate : « l'anormal est toujours ressenti comme ayant part à la sacralité » (Vierne, 1973 : 507). Le constat permet d'éviter l'écueil d'interminables débats sur le diagnostic de l'état mental d'Hatteras et de souligner ce que le roman révèle de plus important du point de vue de l'imaginaire de *l'axis mundi* : la jonction de l'infrastructure symbolique propre à l'acte ascensionnel et de la réalisation de l'acte même représenté par l'escalade d'Hatteras, décision que le capitaine prend en vue de rejoindre le sublime, le sacré ou l'Absolu.

2. Sur les pas d'Arthur Gordon Pym – l'*axis mundi* et le pôle sud

Quoique présentée sous un revêtement littéraire différent, l'ultime aventure d'Hatteras, le contact avec la montagne sacrée, devient aussi celle des protagonistes du *Sphinx...*, deuxième roman à thématique polaire déjà mentionné. L'origine du roman, on en a

2. En fait, le terme « folie polaire » est un néologisme proposé par Verne, qui n'a rien à voir avec le classement nosologique des maladies mentales. Du point de vue psychiatrique, le comportement d'Hatteras fait penser à une crise psychotique aiguë (Guillerm, 2005 : 68-74).

déjà parlé, est assez complexe puisque liée à la trame des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* de Poe, écrivain bien connu en France grâce aux traductions de Baudelaire. Séduit, comme tant d'autres de son temps par les nouvelles poésies, Verne tient l'écrivain en haute estime et longtemps rêve de rédiger une suite des *Aventures...*, « ce bizarre roman enfanté par le génie ultra-humain du plus grand poète du Nouveau Monde » (Schnabel, 2005 : 139) .

Le roman de Poe mérite pleinement le qualificatif proposé, car l'œuvre narre les aventures d'un Américain, Arthur Gordon Pym, qui, de même que le feront plus tard des protagonistes verniens, part à la conquête du pôle sud. Après une série de péripéties, l'Américain s'embarque sur la goélette *Jane* qui met le cap sur le sud. La goélette parvient à approcher les eaux polaires, mais dans le roman de Poe, ni Pym en personne, ni l'équipage de la *Jane* ne verront le pôle sud. Lors du séjour sur l'île Tsaal, une des îles antarctiques, sorte de porte au mythique pôle sud, l'équipage de la goélette est massacré par des indigènes, et Pym lui-même évite de justesse la mort pour continuer ensuite son voyage vers le sud. Les dernières pages du roman n'apportant pas la fin de l'histoire racontée, le lecteur doit se contenter de quelques fragments du journal intime de Pym, document miraculeusement retrouvé, dans lequel l'auteur annonce sa volonté inébranlable de continuer son voyage au pôle. D'où l'image saisissante qui termine le roman : installé dans une barque métallique, l'infatigable Pym se dirige vers le mythique pôle sud figuré par le mystérieux géant Blanc, objet du culte des Tsaalalais.

Cet état d'inachèvement du roman poesque constitue une situation rêvée pour Verne qui décide de combler la lacune due à la construction du texte. La décision prend la forme d'un roman qui bientôt devient *Le Sphinx des glaces*. Le roman met en scène un protagoniste, Jeorling, qui à bord de la goélette *Halbrane* part à la recherche de Pym. Riche en aventures, le voyage permet à Jeorling et à l'équipage de la goélette de découvrir le mystère du géant blanc mentionné maintes fois par Pym. Situé sur un îlot, le géant est un « sphinx des glaces », gigantesque rocher de fer, dont la forme fait penser au « sphinx égyptien, mi-enfoui dans les sables brûlants de Gizeh » (Verne, 2005a : 426). Mais les analogies s'arrêtent là, car le sphinx vernien ne reste pas indifférent à son milieu environnant. En réalité, c'est un énorme aimant chargé d'électricité, qui attire avec une force irrésistible tous les objets métalliques³. La zone d'attraction magnétique générée par l'immense aimant étant illimitée, ce dernier joue un rôle crucial dans les phénomènes d'électromagnétisme terrestre. L'aimant donc ? Pas uniquement car le sphinx constitue aussi une incarnation du temps mythique figé dans une immobilité à la fois terrifiante et fascinante. De couleur fuligineuse, « comme si la matière qui le composait eût été oxydée par des longues intempéries du climat polaire » (*ibid.* : 440), le sphinx est une vieille statue archaïque, usée par le temps et les innombrables intempéries des régions polaires. Il est donc un mo-

3. Chez Verne, ces capacités expliquent le mystère de Pym. Ayant été captée par les forces attractives de l'aimant, la barque de Pym s'écrase contre une paroi formant le soubassement du Sphinx. Quant à Pym, son cadavre est retrouvé au pied du rocher même.

nument anhistorique, à la fois vestige et témoin muet des premières époques de l'humanité, celles d'avant le déluge, l'histoire et la corruption. Inspecté de près à sa base (mais pas escaladé), il permet à Jeorling et à ses compagnons de vivre des sentiments « que ni la plume ni la parole ne peuvent rendre », formule lexicale qui semble adéquate pour figurer un amalgame affectif typique de toute relation de contact entre l'homme et le sacré (*ibid.* : 444)⁴. Or, c'est avec quelque insistance qu'il faudrait répéter ici le mot « sacré », car de même que son *analogon* boréal, le sphinx représente, lui aussi, un point d'intersection de différentes réalités symboliques. Axe magnétique du monde et gigantesque aimant, il constitue aussi un *axis mundi*, lieu de régénération des temps des origines. Reste à regretter ce que le lecteur du *Sphinx ...* n'arrive pas à y retrouver : le geste ascensionnel à la mesure d'Hatteras, aventure manquante qui, effectivement réalisée par Jeorling ou quelqu'un d'autre, serait susceptible de mettre en relief la symbolique verticalisante de l'*axis mundi*, quelque peu éclipsée par la richesse d'autres valences symboliques brusquement réactivées.

Conclusion

Le pôle nord, le pôle sud : voici deux contrées inexplorées dont la conquête fournit un canevas à *Voyages...* et au *Sphinx...*, deux romans de Verne importants du point de vue de l'*axis mundi*. Soumis à une lecture symbolico-religieuse et comparés, les deux révèlent certaines analogies réciproques liées à la thématique analysée. La première et la plus importante réside dans les similitudes des effets psychologiques observés dans le comportement des protagonistes qui entrent en contact avec l'espace sacré. Ici, on serait en droit de postuler une symétrie textuelle et symbolique assez évidente. Ayant approché le pôle, Hatteras devient fou. La fortune se montre plus favorable à Jeorling qui au contact avec le sphinx éprouve des sentiments assimilables à l'extase, écho du *mysterium tremendum* et du *fascinant* ottoniens. Une autre analogie constatée se rapporte à la plurivalence symbolique du sacré avec lequel entrent en contact les deux protagonistes. Dans le cas d'Hatteras, c'est le sacré « multivalent » dont le sens ultime serait à chercher dans la fusion de plusieurs aspects symboliques strictement apparentés : le symbolisme de l'île, de l'*axis mundi* et, enfin, celui du volcan en éruption (imaginaire de l'*illud tempus*). Loin d'être présentée de manière exhaustive, la même condensation des valences symboliques caractérise aussi *Le Sphinx...*, roman qui reformule les thèmes mythiques déjà abordés dans *Voyages...* (île, *axis mundi*, *illud tempus*). Observée dans le cas des deux romans analysés, cette manifestation simultanée des différents aspects sacraux confirme la caractéristique inhérente du sacré : le caractère mouvant, donc imprécis et arbitraire, de tous les classements des manifestations du *numineux*.

4. L'ambiguïté de la phrase fait penser à la dyade affective typique de tous les contacts avec le sacré : l'alliage du *mysterium tremendum* et du *fascinant* (Otto, 2006 : 69-70).

BIBLIOGRAPHIE :

- Eliade M. 1985. *Le Mythe de l'éternel retour*. Paris. Gallimard. Coll. « Idées ».
- Eliade M. 2005a. *Le Sacré et le profane*. Paris. Gallimard. Coll. « Folio Essais ».
- Eliade M. 2005b. *Mythes rêves et mystères*. Paris. Gallimard. Coll. « Folio Essais ».
- Eliade M. 2008. *Histoire des croyances et des idées religieuses/1 De l'âge de pierre aux mystères d'Eleusis*. Paris. Payot.
- Guillerm L.-C. 2005. *Jules Verne et la psyché*. Paris. L'Harmattan.
- Minerva N. 2001. *Jules Verne aux confins de l'utopie*. Paris. L'Harmattan.
- Otto R. *Le Sacré*. 2004. Traduit de l'allemand par A. Jundt. Paris. Petite Bibliothèque Payot.
- Schnabel W. 2005. Le Sphinx des glaces (1879). On the tracks of Arthur Gordon Pym of Nantucket. *Iris, Jules Verne entre Science et Mythe* 28. Grenoble. Ellug. 39-149.
- Verne J. 2005a. *Le Sphinx des glaces*. Paris. Librairie Générale Française.
- Verne J. 2005b. *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*. Paris. Gallimard. Coll. « Folio classique ».
- Vierne S. 1973. *Jules Verne et le roman initiatique – contribution à l'étude de l'imaginaire*. Paris. Sirac.
- Wunenburger J.-J. 2005. *La vie des images*. Strasbourg. Presses Universitaires de Strasbourg.

Around Axis Mundi. From a Theoretical Concept to Literary Images in the Works by Julius Verne (*Adventures of Captain Hatteras* and *An Arctic Mystery*)

ABSTRACT: The symbolism of *axis mundi* constitutes an integral part of cultural and religious systems across the world. Such symbolism appears clearly and precisely in all forms of religious life. As it is stressed by Eliade, many a time, *axis mundi* is an intersection of three varied ontological zones (the interior of the Earth, the surface of the Earth, and the Heaven) and creates a contact place of man with *sacrum*. The *axis mundi* symbolism, analysed here as a part of literary studies, is reflected also in two important novels by Julius Verne (*Adventures of Captain Hatteras*, 1864-65; *An Arctic Mystery*, 1897) dedicated to the polar regions. In both novels, such sites (the northern and southern poles) become a literary image of *axis mundi*, while the hypothesis finds its confirmation in the nature of psychological experiences of the heroes cast in the polar regions. The symbolic and religious study of such experiences leads to the conclusion that in both the analysed cases they may be understood as an experience of a contact with *sacrum*.

Keywords: imaginary, imagination, island, *axis mundi*, the North Pole, The South Pole, mythic time.